



HAL
open science

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

Luc Gwiazdzinski

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie. Territoires 2040 : revue d'études et de prospective, 2012, 6, pp.75-97. halshs-00809369

HAL Id: halshs-00809369

<https://shs.hal.science/halshs-00809369v1>

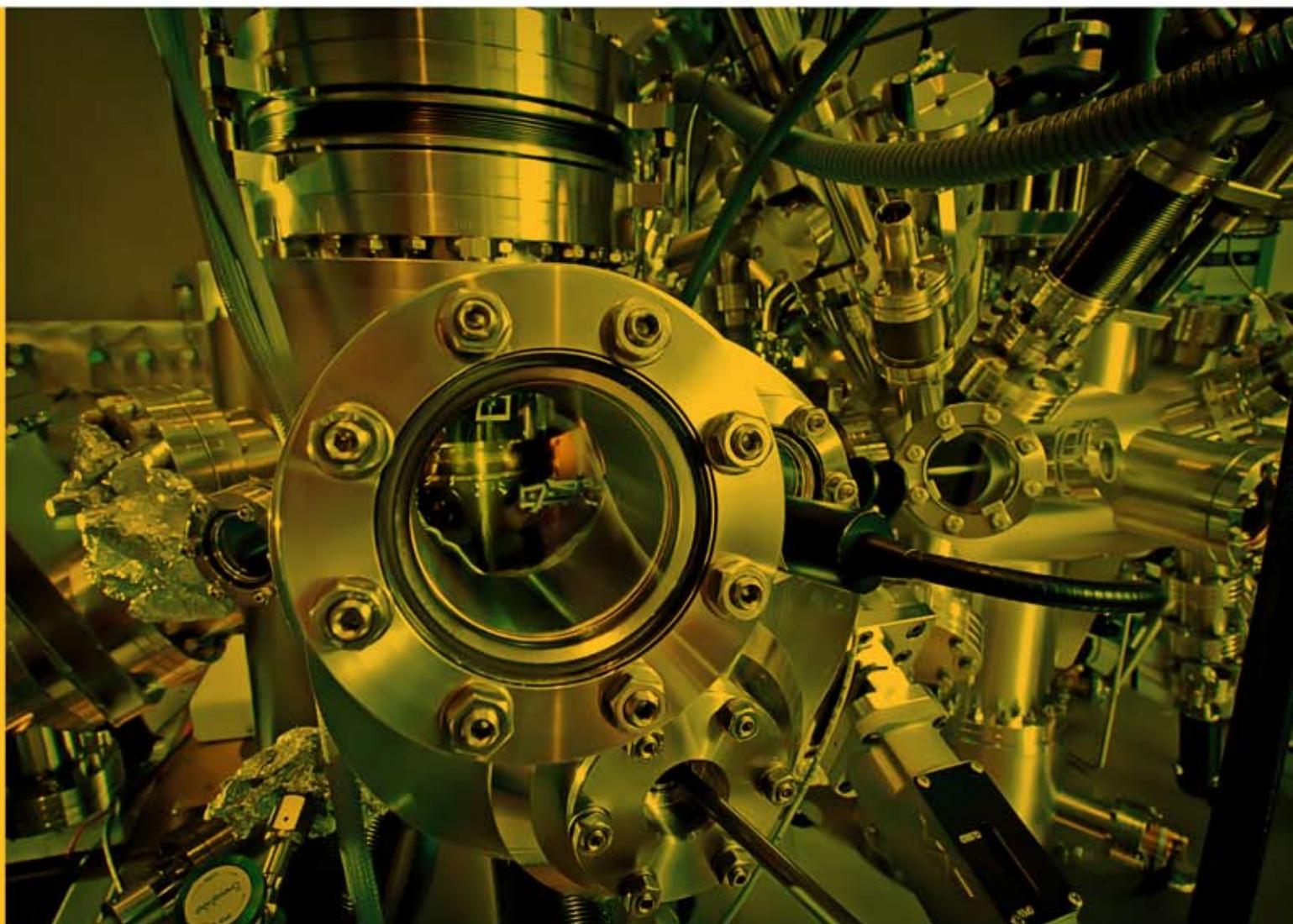
Submitted on 9 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des facteurs
de changement 2

Territoires 2040



Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

Luc Gwiazdzinski

Géographe, laboratoire Pacte (UMR
5194 CNRS, IEP, UMPF, UJF)
Maître de conférences à l'Institut de
géographie alpine,
Université Joseph-Fourier
(Grenoble-1)

« La liberté d'utiliser notre temps comme nous le souhaitons
n'est pas le signal de la fin de l'histoire mais plutôt son début ».

Theodore Zeldin

Le temps, « synthèse progressive d'un haut niveau de complexité » (Elias, 1996), est une clé d'entrée essentielle pour la compréhension et la gestion des sociétés, ainsi qu'un enjeu collectif majeur pour les hommes et les territoires à un moment particulier de l'évolution de nos sociétés, où nous ne croyons plus ni en la toute puissance de la politique, de la science, de la raison, de la technique, du progrès, ni aux lendemains meilleurs. C'est sans doute dans le rapport entre le temps et l'espace, supports inséparables de notre vie sociale, que nous pouvons trouver des clés de lecture et de compréhension du monde.

Pendant des siècles, une conception du « temps circulaire » a prévalu, où ne s'opposaient que le « maintenant » et le « pas maintenant ». Cette conception du temps circulaire ou cyclique a laissé la place à un temps linéaire, cadencé par la production et l'idée de progrès. Une conscience du temps linéaire a peu à peu remplacé le cercle du temps par une flèche, une ligne irréversible venant du passé et se dirigeant, en passant par le présent, vers un avenir ouvert. À la différence du temps des sociétés traditionnelles tourné vers le passé et du temps moderne orienté vers l'avenir, c'est aujourd'hui le temps présent qui est de plus en plus privilégié, et qui peut apparaître comme l'espace de la réalisation du désir, *hic et nunc* (Sue, 1994). À défaut de conquérir l'avenir, l'individu est invité à reconquérir le présent (Maffesoli, 1979) avec des effets paradoxaux. Le passage d'un mouvement perçu comme dirigé à une dynamisation privée de direction peut créer une impression d'immobilité, en dépit de, ou justement en raison, d'une dynamique événementielle élevée (Rosa, 2010). C'est le paradoxe de « l'immobilité fulgurante » décrit par P. Virilio (Virilio, 1995). Pour une partie de la population qui « hurle dans le présent », cet enfermement dans l'espace et dans le temps est une souffrance qui ne s'arrête jamais (Emmanuelli, 2002), ou l'avènement d'un « nouveau fatalisme » – analysé par P. Sloterdijk (Sloterdijk, 2003).

De fait, notre époque est en train de vivre une mutation radicale de son rapport au temps (Aubert, 2010) qui s'inscrit dans une vision « hypermoderne », une « nouvelle régulation qui

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

met au centre l'individu » (Lipovetsky, 2004), et insiste sur la médiation, le réseau, la traduction et la mobilisation de compétences cultivées individuellement. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, en raison de l'allongement de l'espérance de vie, de la réorganisation du temps de travail et de la culture véhiculée par la société de consommation, la place accordée aux loisirs n'a cessé d'augmenter. Aujourd'hui, les exigences de productivité, les nouvelles technologies nomades mais aussi les contraintes liées au découplage de nos lieux de vie et de travail ont tendance à mettre nos emplois du temps, nos villes et nos vies sous tension. Pour les décideurs, l'urgence et la proximité deviennent les dimensions privilégiées du temps et de l'espace. Les espaces profonds de l'aménagement du territoire et le temps long de la prospective et du politique semblent déqualifiés.

Parce que le temps est aussi une composante essentielle de la qualité de la vie quotidienne et un important facteur d'inégalités, la maîtrise et l'organisation des temps procèdent de l'intérêt général (Boulin, 2008). Le temps est l'un des rares enjeux de politique publique dont la responsabilité soit vraiment transversale. Tous les secteurs de la vie collective sont concernés, qu'il s'agisse des transports, des services publics et privés, de l'habitat, des écoles, des crèches, des commerces, des équipements culturels et de loisirs... Compétence de tout le monde et de personne, le temps est l'un des seuls thèmes qui permette vraiment d'engager le débat avec l'ensemble des acteurs publics et privés sans crispation ni repli derrière des frontières institutionnelles. La question du temps oblige au partenariat de la phase d'observation jusqu'à celle de l'expérimentation et de l'évaluation. Dimension sensible, le temps remet naturellement l'homme au cœur du débat. C'est une chance qui peut aider à concevoir une « chronopolitique » (Innerarity, 2008).

S'il est assez banal d'évoquer les relations espace-temps de façon philosophique ou par rapport à la physique, l'approche de la ville et du territoire en termes d'espace-temps est beaucoup plus rare. La pensée peine à jongler avec toutes ces dimensions. Le cartographe qui adopte cette approche cherche une représentation possible et imagine la ville comme un labyrinthe

à quatre dimensions (Moles, 1978) dans lequel l'individu se déplace selon des lignes fixées à l'avance à la fois dans le temps (t) et dans l'espace (x,y,z). L'opération est délicate car le labyrinthe se transforme et se recompose en permanence.

Dans la recherche urbaine, beaucoup de travaux ont été consacrés à l'espace et bien peu au temps, à la relation espace-temps ou à sa représentation. Le temps est également longtemps resté le parent pauvre des réflexions sur le fonctionnement, l'aménagement ou le développement des villes et des territoires au bénéfice des infrastructures. L'aspect matériel a pris le dessus sur l'aspect humain cantonné aux politiques sociales. Le *hardware* a été préféré – voire opposé – au *software* (Gwiazdzinski, 2001). À bien y regarder, il y a peu de métiers ou de formations sur le temps alors qu'il y a tant de spécialistes de l'espace : architectes, géographes, urbanistes. La dimension temporelle a été autant négligée par les édiles que par les aménageurs bien qu'elle constitue un aspect essentiel de la dynamique urbaine. Jusqu'à présent, on a surtout aménagé l'espace pour mieux utiliser le temps à l'image du TGV qui rétrécit les cartes de l'Europe. La démarche inverse qui consiste à aménager le temps afin d'exercer un effet sur l'occupation de l'espace est moins courante.

Cette dimension temporelle qui constitue un élément essentiel de la dynamique urbaine et renvoie au sujet, à la conception qu'il véhicule, à son vécu et à ses aspirations a longtemps été négligée. « L'histoire n'est que la géographie dans le temps comme la géographie n'est que l'histoire dans l'espace » : l'approche d'Elisée Reclus n'a pas suffi. Pendant longtemps, les recherches sur le temps urbain n'ont guère avancé. Quand elles existaient, elles demeuraient circonscrites à leur propre objet dans une perspective mono-disciplinaire : le temps du travail, le temps des loisirs, le temps de la famille, le temps de l'éducation, etc. La recherche urbaine, quand elle s'est intéressée aux temporalités, a plutôt privilégié l'analyse des modalités de la formalisation du changement urbain, le temps long du devenir de la ville, au détriment d'une approche qui aurait visé à fournir les éléments d'une typologie susceptible d'ordonner les diversités des temps sociaux urbains et leur combinaison » (Lepetit, Pumain, 1993).

DES FACTEURS DE CHANGEMENT

Les premiers à avoir exploré ces relations ont sans doute été les géographes suédois de l'École de Lund. Dès les années 1960, ces pionniers de la *Time Geography* ont constitué la vie quotidienne en enjeu des politiques sociales à partir d'une démarche articulant de façon étroite le temps et l'espace. L'un d'entre eux, T. Hägerstrand a orienté ses travaux sur les « budgets espace-temps » et sur l'enregistrement des déplacements d'une personne à une période donnée. Par la suite, D.N. Parkes et N.J. Thrift ont encore retravaillé certains des concepts de la « chronogéographie » sans réussir vraiment à populariser l'approche. Dans les années 90, d'autres chercheurs, notamment à l'École polytechnique de Milan (Italie) autour de Sandra Bonfiglioli (Bonfiglioli, 1990), à Berlin avec Dietrich Häenckel ou à Strasbourg avec Colette Cauvin, ont poursuivi les travaux notamment sur le volet représentations et cartographies (Gwiazdzinski, Cauvin, 2002).

Un constat partagé : les temps changent

Si cette relation n'apparaît pas aussi évidente et nécessaire, c'est sans doute que nous ne sommes pas toujours conscients des bouleversements subis par nos emplois du temps en moins d'un siècle. Étalement, fragmentation des espaces et

des temps et urgence se conjuguent pour recomposer de nouvelles pratiques, contraintes et opportunités pour la ville et les individus.

Révolution silencieuse

Les temps changent. En moins d'un siècle, l'espérance de vie s'est accrue de 60 % et le temps de travail a été divisé par deux. Nous vivons 700 000 heures contre 500 000 heures au ^{xx}e siècle et 600 000 heures en 1950 (Viard, 2012). Le temps libre a été multiplié par cinq, représentant quinze années de la vie d'un homme, contre trois années seulement en 1900. Le temps de sommeil moyen a diminué pour atteindre 8h30 en moyenne par jour.

La révolution temporelle se poursuit. Les rythmes de nos vies évoluent rapidement sous l'effet conjugué de nombreux phénomènes comme l'individualisation des comportements, l'urbanisation généralisée, la tertiarisation, la diminution du temps de travail, la synchronisation progressive des activités à l'échelle mondiale; les technologies de l'information et de la communication qui donnent le sentiment d'ubiquité et l'évolution de la demande des individus qui veulent souvent tout, tout de suite, partout et sans effort. La figure de « *la ville à la carte* » s'impose face aux pressions consuméristes. En près de 60 ans, la

Figure 1. Évolution des temps sociaux au cours d'une journée moyenne

	Femmes			Hommes			Ensemble		
	1986	1999	2010	1986	1999	2010	1986	1999	2010
Temps physiologique	11h25	11h33	11h36	11h12	11h16	11h17	11h18	11h24	11h26
Travail, études, formation (y c. trajets)	3h16	3h27	3h31	5h47	5h30	5h15	4h30	4h28	4h22
Temps domestique	5h07	4h36	4h01	2h07	2h13	2h13	3h39	3h25	3h07
Ménage, courses	4h10	3h40	3h01	1h10	1h15	1h17	2h42	2h28	2h10
Soins aux enfants	0h42	0h38	0h45	0h10	0h11	0h19	0h26	0h25	0h32
Jardinage, bricolage	0h15	0h18	0h15	0h47	0h47	0h37	0h31	0h32	0h25
Temps libre	3h28	3h46	3h58	4h09	4h25	4h28	3h48	4h06	4h13
Trajet	0h44	0h38	0h55	0h45	0h36	0h48	0h45	0h37	0h51
Ensemble	24h00								

Sources : Insee, enquêtes *Emploi du temps* 1986, 1999 et 2010.

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

durée du travail a baissé d'environ 25 % dans les grands pays industrialisés¹. En Europe, la durée effective de temps de travail a baissé entre 2000 et 2010 avec 1 679 heures annuelles par salarié en France contre 1 904 heures en Allemagne et 2 095 en Roumanie. Les individus dorment de moins en moins : dix minutes en moins entre 1986 et 1999 et 13 minutes en moins entre 1999 et 2010². En 2012, un tiers d'entre eux ne dormaient plus que 5 à 6 heures par nuit³.

La révolution silencieuse s'accélère. À l'échelle d'une journée de 24 heures, l'organisation des temps sociaux a encore évolué en un quart de siècle. Le temps libre est passé de 3h48 en 1986 à 4h13 en 2010, soit le quart de la journée alors que le temps de travail a diminué passant de 4h30 à 4h22. En moyenne, les Français passent trente minutes à jouer ou à surfer sur Internet soit le double par rapport à 1999. Cette activité dépasse la lecture et la promenade et se place aujourd'hui au deuxième rang, encore loin derrière la télévision. En 2010, on consacre près de douze heures par jour aux activités physiologiques (repas, sommeil, toilette) soit 2 minutes de plus qu'en 1999. Les personnes qui travaillent ont raccourci leur temps de repas de 5 minutes⁴.

Étalement

Ces mutations ont transformé radicalement notre rapport à l'espace et au temps, changé les rythmes de nos vies et de nos villes, faisant éclater les cadres spatio-temporels classiques de la quotidienneté et les limites des territoires et calendriers d'usage (Gwiadzinski, 2001, 2007). Les villes s'étalent désormais sans bornes à des échelles qui transforment nos espaces de vie en vastes « archipels » de zones fonctionnelles, entre lesquelles nous nous déplaçons. Les salariés résidant dans les pôles urbains travaillent en moyenne à 23,6 km de chez eux,

soit plus près que ceux des zones périurbaines (30,5 km) ou de l'espace à dominante rurale (28,4 km)⁵. Une des conséquences est que nous votons désormais là où nous dormons et non plus là où nous passons notre temps éveillé. Les figures de « la ville diffuse » et de « la ville éclatée » se sont imposées sur le terrain et dans les représentations.

À mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie urbaine, les rythmes des métropoles peuplées, animées et visitées tendent de plus en plus à se caler sur le fonctionnement continu et international de l'économie et des réseaux 24h/24 et 7j/7 (Gwiadzinski, 2001, 2005, 2007). Il n'y a plus de pause dans cette course permanente qui grignote peu à peu la sieste, les repas, le dimanche ou la nuit. Les phénomènes de pointe s'étalent et les périodes de creux s'atténuent. La tendance est celle d'un trafic tous azimuts, toutes directions, tous motifs et toute la journée. L'activité urbaine se prolonge plus tard en soirée et 16 % des actifs travaillent désormais la nuit⁶, soit un million de salariés de plus qu'il y a une dizaine d'années. L'économie nocturne se développe. Le week-end, autrefois période creuse devient un moment d'hyperactivité, en particulier le samedi après-midi. Depuis le début des années 1990, le travail du samedi concerne davantage de salariés, et ceux du soir et du dimanche ont connu les plus fortes croissances⁷. Presque la moitié des personnes ayant un emploi travaille le samedi, le tiers travaille le soir et plus du quart le dimanche. La part des salariés travaillant habituellement ou occasionnellement le dimanche a augmenté tendanciellement depuis le début des années 1990. En 2010, le travail du dimanche concernait 6,4 millions de salariés, dont 2,9 de manière habituelle. Dans toute l'Europe, les pressions sont fortes pour banaliser le dimanche. En été, seule la période du 15 juillet au 15 août résiste encore à l'emballement. Dans les villes touristiques, la moindre activité des habitants est compensée par la montée du tourisme urbain. La figure de « la ville en continu 24h/24 et 7j/7 » n'est pas loin, pour le meilleur et pour le pire.

¹ Insee Première n° 1273, janvier 2010

² Enquête *Emploi du temps 2010*, Insee, 2012

³ Enquête INSV/MGEN *Sommeil et performances au quotidien* auprès d'un échantillon de 1 010 personnes représentatives de la population française, Opinionway, janvier 2012.

⁴ Insee Première n° 1377, novembre 2011

⁵ Insee Première n° 1129, mars 2007

⁶ Insee, *Enquête Emploi*, en Continu du 1^{er} au 4^e trimestre 2008

⁷ Tableaux de l'économie française, Édition 2012, INSEE, p. 50

DES FACTEURS DE CHANGEMENT



Oasis nocturnes



Crédit : Luc Gwiazdinski, 2010 - 2012



Continuité

Crédit : Luc Gwiazdinski, 2006



24 h / 24

Crédit : Luc Gwiazdinski, 2006

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

Fragmentation

À une concomitance des espaces et des temps a succédé un éclatement, une disjonction conjuguée à une nouvelle temporalité. La carte de notre espace vécu ressemble de plus en plus à un archipel. Nos métropoles se sont fragmentées sur la base de critères fonctionnels, socio-économiques, voire ethniques. La spécialisation des quartiers en espaces résidentiels, de travail, d'achats, de formation, de loisirs ou de culture éloignés les uns des autres, nous impose un incessant « zapping spatial ». La ville a éclaté en « espaces où l'on dort », « espaces où l'on travaille » et « espaces où l'on s'approvisionne ». Sans ce mélange des fonctions, des activités et des hommes, la « ville en miettes » ne socialise pas et n'intègre plus.

Le travail ne synchronise plus la vie de la cité et le « 8h-midi, 2h-6h » qui organisait la vie personnelle et collective semble avoir vécu. Après « le temps de l'Église » et « le temps de l'Usine », voici « le temps des Villes ». Après la synchronisation par la cloche et la sirène, voici la synchronisation par le téléphone portable (Gwiazdzinski, 1998). Les temps collectifs de la cité médiévale et industrielle ont laissé la place aux « temps pivots », fragmentés et éphémères de « la ville à la carte ». Chacun utilise différemment son temps selon les moments de la journée, de la semaine ou de l'année.

L'évolution est particulièrement visible dans les transports où la mobilité hors travail croît et devient complexe, variée, aléatoire et zigzagante. Dans « la ville à plusieurs temps » ou « ville polychronique », les déplacements domicile-travail ne représentent plus qu'un quart des déplacements alors que les déplacements liés aux loisirs progressent. On a de plus en plus de trafic tous azimuts, toutes directions, tous motifs et toute la journée. Les phénomènes de pointe s'étalent et les périodes de creux s'atténuent. À une autre échelle, un nombre de plus en plus important d'individus circule entre les « comptoirs » de la ville monde globale, parmi lesquels des millions de travailleurs immigrés au statut peu enviable et plus de 700 millions de touristes. Les Français parcourent près de 15000 kilomètres par an et passent de plus en plus de temps en mobilité sur la route, dans les avions ou les trains. Les espaces les plus familiers ne

sont plus toujours ceux proches du domicile ou du lieu de travail mais de plus en plus « les espaces et lieux de la mobilité » : gares, stations diverses et zones de transit, autant de nouvelles « oasis ». D'une ville à l'autre, le wagon du TGV devient parfois un arrondissement de « la ville en mouvement ».

Accélération

« Tout va trop vite ! » se plaint-on partout. L'homme contemporain semble s'acharner à vouloir comprimer le temps, à en détruire les intervalles comme dans l'intention d'échapper à la mort. Le sentiment d'accélération du temps a pourtant déjà existé dans l'histoire, au rythme des innovations technologiques, comme le montrent les textes des ^{xix}^e siècle et ^{xx}^e siècle : « Un des faits les plus graves et les moins remarquables, c'est que l'allure du temps a changé : il a doublé d'une manière étrange » (Michelet, 1872). En 1955, André Siegfried dans *Aspects du ^{xx}^e siècle* (Siegfried, 1955) analysait : « l'âge de la vitesse, l'âge des communications rapides, voilà peut-être la caractéristique la plus distinctive de notre siècle ; il n'y a plus de distance [...], les conquêtes de la vitesse sont fulgurantes ». Mais désormais, la société à grande vitesse met en pleine lumière les problèmes de nouveauté et d'irrégularité à un degré incomparable avec ce qui caractérisait les sociétés antérieures à cette accélération (Scheuerman, 2004).

Après les analyses pionnières de chercheurs comme Gilles Lipovetsky dans *L'ère du vide* (Lipovetsky, 1989) et *L'Empire de l'éphémère* (Lipovetsky, 1987) ou Paul Virilio (Virilio, 1977, 1995), les travaux des dix dernières années sur la montée de l'urgence, du court terme ou du présent⁸ montrent un intérêt accru pour la question temporelle et convergent sur le diagnostic. Nous avons montré les impacts sur la société, les organisations et les territoires dans *La Ville 24h/24* (Gwiazdzinski, 2003) et dans *La Nuit, dernière frontière de la ville* (Gwiazdzinski, 2005).

⁸ Comme ceux de Nicole Aubert (2003, 2010), ZakiLaidi (2000), Thomas Eriksen (Eriksen, 2001), Harmut Rosa (2010), Peter Conrad (Conrad, 1999), ou Jean-Noël Jeanneney (2001) sur l'histoire.

DES FACTEURS DE CHANGEMENT

Hartmut Rosa (Rosa, 2010), qui pense que « l'expérience majeure de la modernité est celle de l'accélération », a proposé une théorie de l'accélération sociale, susceptible de penser ensemble l'accélération technique (celle des transports, de la communication, etc.), l'accélération du changement social (des styles de vie, des structures familiales, des affiliations politiques et religieuses) et l'accélération du rythme de vie, qui se manifeste par une expérience de stress et de manque de temps. Pour lui, la poussée d'accélération dans ces trois dimensions pourrait menacer le projet même de la modernité : dissolution des attentes et des identités, sentiment d'impuissance, « détemporalisation » de l'histoire et de la vie, etc. « En utilisant l'instantanéité induite par les nouvelles technologies, la logique du Marché, avec ses exigences, a donc imposé sa temporalité propre, conduisant à l'avènement d'une urgence généralisée » note Nicole Aubert (Aubert, 2004). Dans un étrange renversement, l'agitation, la mobilité, l'urgence et la vitesse se sont installées comme de nouvelles valeurs.

Renversement des valeurs

On ne supporte plus les délais dans une société du « juste à temps » et les files d'attente sont devenues insupportables. Autrefois, c'est celui qui avait du temps – citoyen athénien ou aristocrate – qui était important et valorisé. Amour, écriture : on disait que les belles choses demandaient du temps. Désormais, réalité ou dérisoire mise en spectacle, du scolaire au retraité en passant par les politiques, tout le monde exhibe les pages noircies de son agenda comme de pathétiques trophées. « Malheur aux oisifs ! » (Gwiazdzinski, 2001). Autrefois, le nomade, symbole de perturbation pour les sociétés locales, était craint. Désormais, c'est plutôt la personne stable – dans son métier, ses amours, ses relations, ses loisirs ou son lieu d'habitation unique – qui inquiète. « Malheur aux sédentaires », immobiles, assignés à résidence dans leur quartier ou leur emploi et à qui l'on réserve pourtant des réponses en termes de « proximité », comme pour les enfermer encore davantage dans leur quartier, leur groupe, leur communauté, plutôt que d'assurer leur mobilité. De la cour de récréation à la cantine de l'entreprise, chacun se valorise par la mobilité en même temps que dans les librairies, les carnets de voyage

envahissent les rayons. La figure de la « ville en mouvement » s'impose dans les pratiques et les représentations, même si la lame de fond du développement durable propose désormais une alternative.

Injonctions et paradoxes

Le temps sévère découpe désormais la société entre ceux inclus qui n'ont plus de temps, ou font semblant d'en manquer et ceux qui en ont trop (Gwiazdzinski, 2001). L'exclusion se mesure aussi à un emploi du temps presque vide, à une mobilité limitée et à un nombre réduit de contacts. La figure de « la ville en mouvement » ne vaut pas partout et pour tout le monde. Les injonctions se multiplient pour tout le monde. Il faut bouger et s'adapter, faire vite ou accepter de disparaître. « Malheur aux lents ». Flexibilité et adaptation sont de mise. Il faut s'activer, aller vite et loin : « Active-toi ! », « Bouge ! », « Dépêche-toi ! » (Gwiazdzinski, 2003). Mobilité géographique, mobilité professionnelle mais aussi mobilité cognitive. Il faut être capable de se projeter dans l'avenir et d'esquisser des futures : « Construis ton projet ! ». Il ne faut pas oublier le passé et les racines : « Souviens-toi ! ». Les commémorations se multiplient pour célébrer un passé réinventé et « marchandisé » : lieux, temps, devoirs et désormais « rivalités des mémoires ». En l'absence de sens, seuls le bruit – voire la violence – et la vitesse permettent d'éprouver le temps présent sur place et dans l'instant. Ici et maintenant. Impression d'exister masquant mal une difficulté à visiter les passés, à nous projeter, à épaissir le présent et à construire ensemble dans la durée.

Rigidité des organisations traditionnelles et limites des outils

Le fonctionnement de la cité, des territoires, reste encore largement inadapté à ces mutations spatio-temporelles. La demande éclate et se diversifie, les pratiques évoluent alors que l'offre urbaine – administrations, commerces, services, transports – reste encore dans une large mesure organisée sur des rythmes traditionnels. Il existe également de larges plages de sous-emploi des équipements dues en grande partie à la spécialisation excessive des lieux, au statut de la propriété, aux systèmes d'assurances, à la rigidité dans la gestion du

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

personnel, aux horaires et jours d'ouverture de moins en moins bien adaptés aux besoins des utilisateurs potentiels. La majorité des équipements scolaires sont fermés à partir de 17 heures, une journée et demie par semaine et seize semaines par an. Les musées, les bibliothèques n'ouvrent bien souvent que jusqu'à 18 heures, c'est-à-dire dans des plages du temps où la majeure partie de la population n'est pas disponible. Les horaires d'ouverture des centres socioculturels, des crèches ou des services administratifs sont de moins en moins en phase avec la demande.

La ville s'étale dans l'espace et dans le temps et les outils classiques d'aménagement semblent impuissants. On parle de « ville compacte », on rêve « de faire la ville sur la ville », mais nos agglomérations dépassent continuellement leurs limites temporelles et spatiales. On parle de « mixité », mais nos métropoles, formidables lieux de rassemblement, sont de plus en plus des lieux de séparation et de ségrégation entre individus ou groupes. La ségrégation ne concerne plus seulement la localisation ou l'accès des lieux de travail, de loisirs, d'éducation mais également l'espace public, la rue et les routes. Outre le « mobile apartheid » qui laisse aux populations les moins favorisées et aux femmes l'usage des transports en commun, on constate une séparation de plus en plus grande des flux et de la voirie entre usages différents : trottoirs pour piétons, rues pour véhicules automobiles, sites propres pour tramways, voies pour bus et taxis, pistes cyclables et bientôt peut-être voies pour rollers, voies pour planches à roulettes...

Des conséquences sociales variées

Conséquences de ces mutations, les rythmes de nos territoires changent. À une concomitance des espaces et des temps a succédé un éclatement conjugué à une nouvelle temporalité. L'accélération, l'émergence d'un temps monde, l'éclatement des temps sociaux et la désynchronisation mettent en compétition les hommes, les organisations et les territoires. De nouvelles tensions, de nouveaux conflits apparaissent qui obligent les systèmes à s'adapter.

Complexification et instabilité des systèmes

Les frontières se brouillent et nos rapports à l'espace et au temps sont bouleversés par ce « big-bang » des organisations, des temps sociaux et des territoires et cette accélération des changements. L'emprise du « temps réel » des réseaux et de l'économie sur nos vies quotidiennes dévalorise la perception du temps long et transforme notre rapport aux lieux. Le recentrage progressif de l'État et l'affirmation des pouvoirs locaux redessinent de nouvelles organisations et coalitions territoriales à durée de vie limitée. La complexité des systèmes économiques, sociaux et culturels s'accroît et la géographie se transforme avec ses frontières plus floues, ses lieux plus éphémères et incertains et ses trajectoires plus fluides. La durée s'efface. La métropolisation, qui rime avec fragmentation et mondialisation, fait fi des limites traditionnelles entre l'urbain et le rural, l'ici et l'ailleurs et se joue des discontinuités. Les centralités de la veille ne valent plus le lendemain. L'emploi unique et stable du salarié d'hier est devenu portefeuille mouvant d'activités. 1 126 000 salariés (soit 4,8 % de la population salariée) sont pluriactifs : 783 000 exercent le même métier pour plusieurs employeurs et 343 000 ont plusieurs métiers. Le divorce est désormais l'issue de 46,2 % des mariages⁹. Quatre millions d'enfants vivent dans une famille monoparentale et recomposée qui s'érige en nouvelle norme. L'entreprise est devenue réseau, grappe et archipel. Pierre Veltz (Veltz, 1996) a montré ce mouvement paradoxal de la globalisation qui a favorisé à la fois la fragmentation et la concentration des activités.

L'ailleurs n'existe plus et le monde est déjà sur place dans nos villes avec ses populations, ses entreprises, ses pratiques et ses usages. De nouveaux mondes virtuels, univers persistants, entrent en conflit avec ce qu'il était convenu d'appeler l'expérience du réel. De nouvelles amitiés prospèrent sur les réseaux. Les prothèses technologiques donnent à lire une réalité augmentée qui dévalorise parfois le réel, « contre lequel

⁹ Insee, Ministère de la justice et « L'évolution démographique récente en France », *Population*, n° 3, 2010.

on se cogne » selon Lacan. Les recompositions succèdent aux décompositions dans des systèmes de désintégration à rotation rapide, à tendance anxiogène, et où l'instabilité est la règle.

Désynchronisation et nouveaux régimes temporels

La vie sociale s'écoule dans des temps multiples, toujours divergents, souvent contradictoires et dont l'unification relative est précaire. Nous vivons parfois dans les mêmes agglomérations, nous travaillons peut-être dans les mêmes entreprises, habitons les mêmes appartements et faisons quelquefois partie des mêmes familles et pourtant, nous nous croisons à peine faute d'avoir les mêmes horaires. Sans obligation de rencontres quotidiennes, en l'absence d'espaces publics adaptés et de temps vraiment collectifs, la socialisation se fait plus difficilement ou autrement. Il devient difficile de se synchroniser pour « faire famille », « organisation », « territoire », « ville » ou « nation » quand chacun erre dans ses parcours individuels et ses temporalités comme dans des bulles séparées. Que resterait-il de la France si l'on supprimait le journal télévisé – la messe – de 20 heures et les festivités du 14 juillet ?

Mise en compétition et tension

Le temps en continu des réseaux impose ses rythmes aux entreprises et aux organisations qui doivent s'adapter aux nouvelles contraintes. Bassin d'approvisionnement et marchés mondialisés, réduction du temps de travail, flux synchrones et flux tendus obligent à repenser l'organisation même des entreprises en interne, sur leur territoire et vers l'international.

Unifiés par l'information, les hommes n'ont jamais vécu des temporalités aussi disloquées. Confrontés à cette désynchronisation, nos emplois du temps craquent. Nous sommes sous pression, passant nos journées à « zapper » en permanence d'un quartier de la « ville éclatée » à un autre, arbitrant entre nos casquettes de consommateurs, salariés, parents et citoyens. Dans « la ville à plusieurs temps », entre accélération et ralentissement, chacun jongle avec le temps entre sa vie professionnelle, familiale et sociale, son travail et ses obligations

quotidiennes à la recherche du bon tempo. Beaucoup disent ne plus maîtriser leur temps. Plus d'un tiers des Français¹⁰ a du mal à mener de front les différents aspects de sa vie (travail, couple, famille...) et ne trouve pas suffisamment de temps pour s'occuper de son bien-être. Faute de temps pour pouvoir mener tout de front, certains ont l'impression de négliger leur sommeil (59 %), leur couple (57 %) et leur corps (55 %). Ce sont les trentenaires les plus touchés. Urgence, compétition et agressivité se mêlent parfois. Pour 60 % des actifs¹¹, la situation au travail se serait dégradée ces dernières années, notamment en ce qui concerne le niveau de stress (52 %) et la charge de travail (49 %). Près d'un Français sur deux dit avoir frôlé le « burn-out », l'épuisement nerveux.

Les technologies de l'information et de la communication qui devaient participer à l'amélioration de notre qualité de vie, n'ont finalement fait qu'amplifier le malaise nous donnant le sentiment d'ubiquité et renforçant nos difficultés à choisir entre nos différents statuts avec l'illusoire espoir de pouvoir endosser tous les costumes à la fois : bon père, bon mari, bon amant, bon professionnel, bon copain, bon bricoleur, bon footballeur, etc. Face à la responsabilisation accrue et aux difficultés d'arbitrage, « la fatigue d'être soi » définie par Ehrenberg (Ehrenberg, 1998) guette les plus fragiles. De plus en plus de personnes se plaignent de courir après le temps, d'être débordées, voire surmenées. Quatre personnes sur dix déclarent souffrir d'un trouble du sommeil¹².

Aucune catégorie d'âge ne semble échapper à cette fuite en avant. Même les retraités et les enfants ont des emplois du temps surchargés. Face à la pression temporelle, de la responsabilisation, certains individus se sentent exister intensément alors que d'autres, épuisés par la course contre la montre, s'effondrent ou sont victimes de dépression (Ehrenberg, 1998, 2010). Urgence,

¹⁰ Enquête Ipsos pour l'observatoire du bien-être Bion - laboratoire Merck, du 3 au 8 septembre 2010, auprès d'un échantillon représentatif de 1 000 personnes âgées de 15 ans et plus, interrogées par internet (méthode des quotas).

¹¹ *Ibid.*

¹² Enquête INSV/MGEN « sommeil et performances au quotidien » auprès d'un échantillon de 1 010 personnes représentatives de la population française, Opinionway, janvier 2012.

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

esprit de compétition exacerbé, agressivité : nous avons tous les signes du « syndrome de chronos » défini par Denis Ettighoffer et Gérard Blanc (Ettighoffer, *La Fatigue d'être soi*, Blanc, 1998), du « boujisme » contre lequel bataille Pierre-André Taguieff (Taguieff, 2001) ou de l'« ergostressie » que calcule Yves Lafargues (Lafargues, 2000). C'est la figure du réseau qui symbolise le mieux, dans l'espace et le temps, cet « homme présent » revenu des utopies qui se vit désormais sans perspectives (Laidi, 2000). C'est le marché désormais mondialisé qui constitue la base de vie de ce réseau. La compétition a basculé dans le champ du temps comme l'a montré Jeremy Rifkins dans son essai *Times Wars* où il montre que les grandes batailles politiques de l'histoire ont toujours été accompagnées de conflits entre différentes conceptions du temps.

Conflits et inégalités dans les territoires polychroniques

Tout le monde est touché mais tout le monde ne meurt pas, pourrait-on dire en paraphrasant Jean de La Fontaine. Les Français appréhendent sur un mode plus ou moins aigu leur rapport au temps selon leur territoire de vie (Gwiazdzinski, 2004). Ainsi, globalement, le sentiment de manquer de temps est-il plus fort en ville qu'à la campagne. Plus on s'élève dans la hiérarchie urbaine, plus ce sentiment s'intensifie. La différence entre les habitants de l'agglomération parisienne (34,1 %) et les ruraux (27 %) est importante¹³. Quelles que soient les contraintes évoquées, une catégorie de communes se distingue : les villes moyennes entre 20 000 et 100 000 habitants. C'est là que les habitants déclarent avoir le moins de contraintes de conciliation.

À une autre échelle, les conflits se multiplient entre les individus, les groupes, les territoires et les quartiers de la « ville polychronique » ou « à plusieurs temps » qui ne vivent plus au même rythme. Nuisances sonores, illuminations : la ville qui dort, la ville qui travaille et la ville qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage. Plus largement, l'alternance temps synchrone et temps asynchrone n'est pas toujours facile à gérer.

¹³ Enquête Institut Chronopost/Institut Ipsos, 2004.

Plus grave, de nouvelles inégalités apparaissent entre populations, organisations et quartiers inégalement armés face à l'accélération et à la complexification des temps sociaux. En l'absence de partage, de solidarité et de débat public, les tensions pèsent sur celles et ceux qui ne peuvent se payer des services de temps. Dans la ville complexe, la fracture est aussi une fracture cognitive entre celles et ceux capables de décrypter et digérer les informations et les autres. Les femmes, les personnes âgées, les étrangers sont particulièrement touchés par ces nouvelles inégalités.

Nouvelles cartes du temps et paradoxes

L'espace pertinent n'est donc plus un espace continu des modèles géographiques classiques mais une « topologie complexe d'espaces discontinus, disjoints, de connexions réalisant des combinaisons spatio-temporelles inédites » (Dupuy, 1995). La flexibilité généralisée des temps sociaux alliée à la diversification des pratiques à l'intérieur de chaque temps social conduit naturellement à une fragmentation des modes et des styles de vie (Sue R., 1994) et à d'autres désynchronisations qui dessinent de nouvelles « cartes du temps » (Ascher, Godard, 2003) pour les individus, les organisations et les territoires.

De nouveaux régimes temporels apparaissent très différenciés selon les situations sociales, les sexes, les générations et les territoires (Godard, 2000). Au plan individuel, on assiste à plusieurs phénomènes : une densification des temps (on fait plusieurs choses à la fois), une disponibilité permanente aux autres, qui tend à abolir les frontières entre vie professionnelle et vie privée et une culture du *zapping* associée.

Les paradoxes se renforcent : plus la mondialisation économique gagne, plus le local retrouve son sens ; plus l'urgence s'impose, plus la maîtrise du temps long devient nécessaire ; plus la fragmentation et le *zapping* triomphent, plus on recherche la continuité et la permanence. Entre le consommateur qui voudrait pouvoir profiter de la ville en continu et le salarié qui aimerait éviter de travailler en horaires atypiques, on devient schizophrène.

DES FACTEURS DE CHANGEMENT



Vacances en ville

Crédit : Luc Gwiazdzinski, 2003



Urbanité relative

Crédit : Luc Gwiazdzinski, 2005

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

Des aménagements multiples et multiscalaires

Face à ces mutations et à leurs conséquences en termes de tensions, de conflits ou d'inégalités, les individus, les groupes et les territoires s'organisent.

Petits arrangements individuels quotidiens

En l'absence de temps communs de repas ou de travail, des objets comme le congélateur, le magnétoscope, le micro-onde, ou le téléphone portable permettent à chacun d'organiser sa vie à la carte, à son propre rythme.

Brouillages, hybridation et coopération

Métissage, multi-appartenance, hybridation des espaces, des temps et des pratiques deviennent des figures courantes du monde contemporain. La tendance est à l'hybridation des pratiques, des temps et des espaces (Gwiazdzinski, 2012). L'individu devient polytopique et les nouveaux espaces qu'il produit définissent de nouvelles hétérotopies qui hébergent de nouveaux imaginaires. Les frontières entre le temps de travail et le temps de loisirs s'effacent pour le meilleur et pour le pire. Le temps du voyage devient parfois un temps de travail. L'appartement se fait hôtel, la ville devient station touristique et la station touristique s'urbanise. On distingue de moins en moins la résidence secondaire de l'habitation principale. Le camping est habité pour l'année et pour quelques heures, certains musées deviennent discothèques. Pour quelques semaines, la voie sur berge se transforme en plage temporaire et la place de la mairie, en patinoire. Sur les marges, les délaissés urbains produits par la ville postmoderne sont investis par les exclus. Face à la fonctionnalité et à la spécialisation stérilisante des espaces et des temps, des « tiers lieux » émergent qui réinventent la fonction même de la ville comme lieu de maximisation des interactions, lieu de croisements et de frottements : cafés transformés en bibliothèques, laveries automatiques associant un café, pépinières assurant le mélange entre entrepreneurs et artistes, crèches installées dans les gares, mais aussi toitures transformées en jardins ou écomusées habités (...).

Dans cette société urbaine plus complexe, la tendance est aux alliances et aux collaborations : co-construction, co-développement, co-habitation, co-voiturage, co-conception. L'interculturalité est une nouvelle posture et une impérieuse nécessité. La ville est au cœur de ces mutations qui convoquent le sensible et l'éphémère et obligent à imaginer d'autres formes d'intelligence collective autour de « plateformes d'innovation ouvertes » et de nouveaux protocoles. L'artiste, ange capable de transmettre, d'établir des passerelles, de mettre en désir est naturellement invité à participer à ces métamorphoses et à la création de ces nouveaux imaginaires.

Nouvelles synchronisations événementielles

Face à l'éclatement des temps et à la fin des grands rythmes sociaux, seule la multiplication d'événements réguliers ou non – concerts, manifestations sportives ou festivals – permet à tout ou partie d'une ville de se retrouver, de « faire famille » ou « territoire » et de maintenir un semblant de lien social. Depuis une vingtaine d'années, le nombre d'événements festifs urbains augmente. Le mouvement semble s'accélérer, se généraliser dans le cadre de la société du spectacle (Debord, 1967), de la « mise en tourisme » de nos territoires avec des objectifs politiques, économiques et sociétaux entrecroisés. Les villes se donnent de plus en plus en spectacle (Gwiazdzinski, 2002) et les spectacles envahissent les scènes urbaines et métropolitaines. Les calendriers de nos « saisons urbaines » se noircissent « d'événements » – définis comme « ce qui se produit » –, fêtes et festivals, nouveaux rites qui célèbrent à la fois la mémoire, l'identité et l'appartenance renouvelée à la ville (Gwiazdzinski, 2007). La ville événementielle, éphémère et festive triomphe et se déploie : « Nuits blanches », « Marchés de Noël », « Plages d'été », « Fête des voisins », « Fête de la musique », « Fête du cinéma », « Nuit des musées » (Munich...), comme autant de logos, labels, organisations, et matériels qui se déclinent en Europe et dans le monde. Le phénomène de patrimonialisation de l'espace touche désormais les temps et périodes de l'année, de la semaine ou de la journée. Hiver, été, nuit, soirées et bientôt matins, « midi-deux » et « cinq à sept » sont identifiés, séparés et « désignés » sous forme d'événements festifs particuliers par les collectivités locales et

DES FACTEURS DE CHANGEMENT

les entreprises dans une logique de cohésion sociale, de dynamique commerciale et de développement. Il faut noter le rôle particulier de la période nocturne dans ces événements festifs qui vont de la « Nuit des arts » à Helsinki aux « Nuits du volley », ou aux « Marchés de nuit » de nos villes et campagnes.

Pauses personnelles

Déjà, certains d'entre nous ont décidé de marquer une pause face à cette agitation. La marche, devenue populaire, permet de mesurer à son rythme la profondeur des territoires. Le regain d'intérêt est notoire dans certaines pratiques artistiques actuelles, dans l'engouement pour les promenades urbaines et les bénéfices attendus pour la santé, ainsi que dans de nouvelles stratégies métropolitaines. Croisière, yoga et autres loisirs lents sont à la mode. Dans les vide-greniers ou autres brocantes qui fleurissent avec le succès que l'on sait, les Français recomposent un rapport au temps, se cherchent des racines et redécouvrent le goût de « prendre le temps ». Autre signe des temps, les ouvrages sur le bien-être ont envahi les rayons des librairies. Chercheurs et essayistes font l'éloge de la lenteur, parmi lesquels Pierre Sansot avec son livre *Du bon usage de la lenteur* (Sansot, 1998) mais aussi Sten Nadolny et *La découverte de la lenteur*, Carl Honoré avec son *Éloge de la lenteur* (Honoré, 2009) ou l'Allemand Fritz Reheis avec *La créativité de la lenteur* (Reheis, 1998). D'autres font l'éloge des temps d'arrêt, de la vacance et des pauses, comme Thierry Paquot et son *Art de la sieste* (Paquot, 1998) qui militent pour une sieste émancipatrice, « réappropriation par soi de son propre temps, hors des contrôles horlogers » qui nous délivrerait « de la logique économique et du discours arrogants de ses thuriféraires ». Dans son *Éloge du repos* (Morand, 1937), Paul Morand avait déjà indiqué que le « seul vice nouveau du xx^e siècle » était la vitesse. Quelques années plus tôt, les Futuristes, dans leur bataille contre l'académisme du passé avaient fait le contraire en prônant l'amour de la vitesse et de la machine.

Quêtes collectives

Ces activités lentes sont les signes visibles de cette nouvelle quête du temps et de l'espace. Dans les pays développés,

de plus en plus de personnes manifestent le besoin de lever le pied et s'organisent en réseau. L'Italie a ouvert la voie, il y a une dizaine d'années, en créant *Slow Food*, association qui rassemble déjà plusieurs centaines de milliers de membres dans le monde. De là est né le réseau des *Cittaslow*, les « villes lentes », qui en Europe, au Japon et au Brésil défendent un cadre de vie plus humain. Ces thèmes ont également trouvé un écho dans différents pays comme au Japon et aux États-Unis où un autre mouvement, la « simplicité volontaire » entend lutter contre l'hyperconsommation et l'hyperactivité. La démarche rejoint en partie le combat des artisans de la décroissance qui prônent le « moins de biens, plus de liens » et notamment le mouvement belge de la simplicité volontaire (Bouver de, 2008).

Premières politiques d'aménagement des temps

Les pouvoirs publics ont cherché à réagir face à ces évolutions en tentant d'articuler temps et aménagement du territoire. On peut suivre Christelle Alvergne (Alvergne, 2001) qui a identifié trois grandes périodes dans l'évolution de la relation entre-temps et aménagement du territoire. Au cours des années 1950-1970, les temps et espaces sont perçus comme des contraintes dont il faut s'affranchir. Cette volonté d'émancipation est caractérisée par une politique d'infrastructures et de désenclavement. Cette tendance atteint son paroxysme dans les années 80, quand les technologies nouvelles donnent le sentiment d'abolir les distances. Les années 90 voient le retour en force des territoires et du temps qu'il est impossible d'éliminer. Apparaissent des conflits d'usage du temps et de l'espace. L'accessibilité pour certaines populations peu mobiles renouvelle les problématiques de l'équilibre social. Dans les années 2000, une démarche articulant expérimentation locale et coordination nationale a été développée sous l'impulsion de la Datar.

On a oublié qu'au milieu des années 70, le gouvernement français avait fait de l'aménagement du temps une de ses priorités avec la création d'une mission spéciale au sein du Ministère de la qualité de la vie. On y œuvrait dans trois directions : l'étalement des vacances, l'assouplissement du temps de travail et l'animation en milieu urbain. Au niveau local, quatorze municipalités

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

s'étaient engagées dans des expériences d'aménagement du temps avec pour objectif de lutter contre les encombrements aux heures de pointe, assurer de meilleurs services, réduire le gaspillage (notamment au niveau de l'utilisation des équipements collectifs) et développer la convivialité dans la ville. « Bison futé », les horaires variables, l'heure d'été, les calendriers de vacances scolaires par zone – imaginés dans les années 60 – ont survécu jusqu'à aujourd'hui. Mais, dans l'aménagement comme dans la recherche, l'idylle entre le temps et l'espace a tourné court. Les collectivités ont pourtant continué à jouer avec le temps en espérant un impact sur l'occupation de l'espace : les zones 30 dans les centres villes pour limiter la vitesse, l'interdiction des livraisons à certaines heures ou du bricolage à d'autres, la taxation du stationnement sur l'espace public en journée ou sa limitation dans des créneaux particuliers.

Politiques temporelles territorialisées

Dans les années 90, en Italie d'abord, puis en France et en Allemagne, se sont mises en place des structures, plateformes d'observation, de sensibilisation, de dialogue, d'échange et d'expérimentation qui ont tenté de porter ces approches temporelles de la ville et des territoires. En Italie, le mouvement est parti des revendications des femmes et des syndicats pour davantage d'égalité et s'est développé grâce à une loi sur les temps de la ville qui a donné des pouvoirs importants aux maires dans ce domaine. En Allemagne et en Espagne, la question a surtout été posée par les universitaires avec quelques expérimentations locales à Brême ou dans les Asturies. En France, avec l'appui de la Datar au départ, quelques villes comme Rennes, Poitiers, Saint-Denis puis Lyon ou Paris, ont mis en place des bureaux, espaces ou maisons des temps. Ailleurs, comme dans le Territoire de Belfort, la forme associative a été privilégiée, regroupant collectivités, entreprises, universités et associations dans une logique de « plateforme d'innovation territoriale ouverte » autorisant des stratégies de recherche-action. Sans beaucoup de moyens, ces structures ont tenté d'imposer ce regard temporel sur la société, proposant de nouvelles cartographies, expérimentant de nouveaux horaires d'ouverture des services publics,

des transports, participant à la mise en débats de questions comme celles de la nuit, du dimanche dans un souci d'amélioration de la qualité de la vie. Le manque de moyens, l'absence de portage politique fort, la difficulté d'œuvrer de manière transversale à l'échelle des collectivités, des entreprises et des territoires n'ont pas permis de dépasser le stade des expérimentations et de mettre en place une véritable politique publique du temps (Gwiazdzinski, 2001). Ces initiatives ont participé à la prise en compte de la question des temps dans les politiques publiques classiques et chez nombre d'acteurs. Les politiques temporelles territorialisées se sont appuyées sur de longs processus d'observation, de sensibilisation mais aussi d'expérimentation. Elles ont insisté sur l'approche systémique et multiscale, les outils de collecte et de représentation et ont permis d'envisager des transferts possibles vers d'autres territoires urbains ou ruraux et d'autres thématiques liées au développement durable. Aujourd'hui, plus d'une trentaine de collectivités locales tentent d'intégrer la question du temps dans leur démarche (Mallet, 2011). D'abord centrées sur les services aux familles et à la personne, ces démarches s'intéressent aussi aux pratiques des espaces publics et tentent de rendre polyvalents les espaces urbains et équipements publics pour des usages différents.

Ces stratégies locales ne peuvent pas nous exonérer d'un débat plus large sur notre société où les pressions temporelles s'accroissent et où se renforcent de nouvelles formes d'inégalités sexuelles, sociales, générationnelles ou territoriales.

Vers des horizons polychroniques

Il n'est pas facile de repenser une société et des territoires ouverts à la mondialisation et en quête de réassurance. Comment échapper à la dictature de la proximité et de l'urgence pour redécouvrir les échelles de l'aménagement du territoire et de la politique ? Il n'est pas plus aisé de fixer des marges de manœuvre. Une certaine forme de sagesse se reconnaît dans la volonté de ne pas brusquer la durée, de ne pas se laisser bousculer par elle, pour augmenter notre capacité à accueillir l'événement (Sansot, 1998). Ce devrait être le sens de notre proposition. Amour, litté-

DES FACTEURS DE CHANGEMENT

rature, ville ou territoire : les belles choses prennent du temps. Le futur commence aujourd'hui. Elle nous invite à être ensemble et à « habiter le temps » selon la belle expression de Jean-Marie Djibaou, c'est-à-dire réussir à renouer, dans le respect de la durée, un dialogue interactif entre le présent agissant, le passé comme expérience et l'avenir comme horizon de responsabilité (Chesnaux, 1996). Pourtant les choses ne sont pas si simples dans une société de l'hyper-choix à un horizon de 30 ans qui incite à la prudence et oblige à imaginer des éléments de maîtrise.

Des pistes incertaines

Les éléments de diagnostic repérés autour des phénomènes d'étalement, de fragmentation et d'urgence ne devraient pas se modifier profondément à l'horizon d'une trentaine d'années.

Le phénomène de l'allongement de la durée de vie devrait se poursuivre et le nombre de personnes âgées, augmenter. En 2050, un Français sur trois sera âgé de plus de 60 ans contre un sur cinq en 2005. Les projections élaborées par Eurostat à horizon 2040 prévoient que l'espérance de vie à la naissance passerait de 81 ans en 2010-2015 à 85 ans en 2040-2050 en Europe occidentale¹⁴. On assisterait à une accélération du vieillissement. La part des 65 ans et plus dépassera 20 % dans tous les pays d'Europe et dans la moitié d'entre eux, elle sera supérieure à 25,7 %.

Si les conditions économiques le permettaient, la tendance à la diminution du temps de travail devrait se prolonger dans la mesure où la moitié des personnes interrogées par l'Insee aimeraient consacrer plus de temps aux loisirs avec des impacts sur la production d'espace.

On devrait assister à une forte modération des tendances à la croissance des mobilités par rapport à la période 1970-2000¹⁵.

14. Avdeev A., Eremenko T., Festy P., Gaymu J., Le Bouteillec N., Springer S., « Populations et tendances démographiques des pays européens (1980-2010) », *Population*, n° 1, INED, p. 9-133, 2011.

15. Theys J., *Prospective des transports*, Centre de prospective et de veille scientifique, DRAST, MEDAT, Carrefour final, PREDIT 3, 2008.

D'ici 2050, la mobilité « tendancielle » devrait être multipliée en moyenne par 1,5 - 1,6 pour la mobilité voyageurs. Les écarts pourront être importants selon les hypothèses de contexte économique, mais la tendance dominante devrait aller vers une faible augmentation de la mobilité générale. C'est la structure de ces déplacements qui devrait évoluer dans une logique de recherche de continuités géographiques, temporelles, politiques, tarifaires et informationnelles.

Sauf rupture, la décentralisation et l'absence d'outils de contrôle et d'aménagement suffisamment volontaristes ne devraient pas permettre de réduire l'étalement urbain et l'éclatement. Des travaux récents (Castel, 2011) ont même révélé que loin de limiter le phénomène, les textes favorisaient un émiettement de l'urbanisation en périphérie des villes.

Une tendance : la polychronie et la décélération

Face à ces évolutions, nous avons théoriquement le choix entre une société et des territoires monochrones et une société et des territoires polychrones avec plusieurs couleurs de temps à différentes échelles. Nous ne pouvons imaginer un futur fait d'un ralentissement des contacts et de la communication et d'un retour à un mode de planification fermé imposé par le haut, à un système de pouvoir centralisé.

Nous avons également le choix entre l'accélération et le ralentissement, entre une flexibilité totale et les dégâts qu'elle pourrait engendrer pour les hommes, les organisations et les territoires et un retour à un contrôle des temporalités, qui paraît pourtant difficile compte tenu de l'état de nos institutions. Autant dire tout de suite que nous n'imaginons pas un retour à des temporalités scandées par le soleil, l'église ou l'usine. Nous n'imaginons pas une poursuite sans fin de l'accélération car les individus, les territoires et les organisations ne pourront pas subir tensions et inégalités accrues sans réagir comme elles ont déjà commencé à le faire. Elles généreront des anticorps, des contretemps, à l'image des mouvements qui émergent aujourd'hui. Nous n'imaginons pas non plus un ralentissement général partout et à tout moment compte tenu des décalages de développement et de la mise en compétition des

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

systèmes à échelle planétaire et des aspirations des individus et des TIC qui permettent le temps réel. Dans notre univers culturel européen, la tendance serait plutôt à une décélération maîtrisée, à une nouvelle culture du temps et à la recherche du bon tempo.

Une démarche : la recherche permanente du rythme et d'un bon tempo

Chaque accélération du tempo social s'accompagne nécessairement de décélérations immanentes (*slow food, slow travel, slow sex, slow living, etc.*) et de « contrecoups dysfonctionnels » (Rosa, 2010). Les territoires, comme notre organisme, ont besoin de moments de pause, de contretemps, d'instantanés pendant lesquels le temps n'a plus de valeur monétaire, pendant lesquels le temps a toutes les valeurs : échange, rencontre... (Gwiazdzinski, 2001). Les chronobiologistes nous ont prévenu sans temps d'arrêt, pas de rythme, et sans rythme, pas de vie. Face aux temps en continu de l'entreprise et des réseaux et à la dictature de l'urgence, il faut donner la priorité à la recherche d'une meilleure maîtrise de nos temps de vie familiale, professionnelle, sociale et citoyenne. Il ne s'agit pas, sous prétexte de rentabilité économique, de rogner sur les moments qui participent à la cohésion de notre société : les repas, les week-ends, la nuit ou les vacances. Ce sont ces temps de synchronisation qui permettent de faire société.

La tendance serait plutôt à l'alternance de temps et d'espace de pression et de temps et d'espace de ralentissement aux différentes échelles de la vie, des organisations et des territoires. En termes de temporalité, les conflits qui émergent dans toute l'Europe autour des temps de pause et de synchronisation (hors de la sphère économique) que pouvaient être la nuit, le dimanche ou les repas, sont symptomatiques de la montée en puissance d'une résistance qui pourrait s'intensifier face à la colonisation tendancielle. Même Dieu s'est arrêté le 7^e jour... En termes d'espace, la tendance pourrait être la même avec, par exemple, la mise en place d'oasis de temps continu installées près des lieux de flux (gares...), pôles de services fonctionnant 24h/24 et non à des villes en continu (Gwiazdzinski, 2003). Tous les territoires ne seront pas à la même vitesse,

au même niveau de connexion sur les réseaux et les flux, ou dans tous les cas, ils devront imaginer des moyens pour se connecter et se déconnecter à l'envie dans une gouvernance qui reste à inventer.

Une figure temporelle : l'hyperchronie

La question s'inscrit dans la polyphonie de « l'hypermodernité » (Lipovetsky, 2004). Face à l'éclatement des espaces, des temps et des mobilités, on a vu que les réponses étaient encore désordonnées entre petits arrangements et premières tentatives de politiques temporelles d'ajustement. Le fonctionnement désynchronisé ou désintégré des sous-systèmes sociaux qu'Harmut Rosa qualifie de « fin de la société » (Rosa, 2010) est plutôt la fin d'une certaine société.

Par rapport à la monochronie moderne d'un temps orienté, la polychronie illustrée par le recours de plus en plus systématique à l'agenda (Boutinet, 2004) qui permet de se synchroniser, semble gagner du terrain, sans pour autant totalement la supplanter.

Nous appellerons « hyperchronie » cette organisation temporelle de la société, des territoires et des individus polychrones. La figure de l'hyperchronie propose un subtil alliage entre le calendrier et l'agenda, un mélange entre le temps présent phénoménologique du *hic et nunc* et le temps de l'agenda, promesses de rendez-vous et de synchronisation. L'hyperchronie est un régime temporel qui nous incite à aménager la tension entre l'éphémérité d'un engagement qui nous sollicite et la simultanéité d'une pluralité d'engagements, entre accélération et ralentissement, intensification et relâchement, improvisation et prévision. La société hyperchronique où la sensibilité au temps et aux enjeux du futur est exacerbée nécessite un changement culturel et des outils adaptés.

Une figure spatiale : la métropole intermittente

Comme l'ont montré M. Mauss et H. Hubert (Hubert, Mauss, 1929), à la recherche des « origines » primitives du temps, celui-ci est issu du temps sacré. C'est la célébration collective et rituelle des fêtes sacrées, reconstituant et répétant l'histoire

DES FACTEURS DE CHANGEMENT

des origines qui fournit les principaux repères au temps et qui a permis de construire les premiers calendriers. La métropolisation et l'avènement d'une « outre-ville » nécessitent la construction de nouveaux calendriers et l'émergence de nouveaux régimes temporels permettant de faire « société » face aux discontinuités qui fragmentent les espaces et les temps.

Nous avons esquissé la figure de « la métropole intermittente » (Gwiazdzinski, 2012), pendant temporel de la figure spatiale de l'archipel, pour aborder la complexité d'un système urbain où l'éclatement des temps sociaux et la multiplication des rythmes individualisés sont compensés par le développement d'événements métropolitains intermittents à intensité et localisation variables, qui permettent de se synchroniser et de « faire métropole ». Nous faisons de la « ville par intermittence » une figure de la ville réversible, un espace-temps éphémère et cyclique qui permette de vivre et d'expérimenter sans risque. Nous formulons l'hypothèse de « l'événement festif extraordinaire », espace-temps collectif vécu, éphémère et cyclique, comme élément constitutif majeur de la métropole intermittente et comme « réponse périodique et temporaire » possible au besoin de rencontre, de cohésion, d'identité, d'urbanité, mais aussi comme moment de lâcher prise, de réjouissance et de plaisir, lieu temporaire de ré-articulation de l'ailleurs et de l'ici, du « je » et du « nous », du local et du global, de soi et de l'autre, de l'enchantement souhaité et de l'arnaque consentie à l'échelle des ensembles métropolitains. Ces fêtes périodiques se présentent comme des marqueurs ou donneurs de temps. Elles représentent des « temps forts », des points plus ou moins fixes qui définissent par leur périodicité des intervalles. Elles font date et elles font lieu. Le régime d'hyperchronie et l'intermittence concernent les sociétés métropolitaines comme les familles, les organisations et les religions. Face à la dissolution et à la polychronie des temps quotidiens, c'est l'exceptionnel sacralisé qui, de loin en loin et à différentes échelles, permet de « faire famille », « organisation » et « société » : week-end au vert pour les familles recomposées, stage d'entreprise pour les membres qui ne se voient plus au quotidien, rassemblement culturel (Journées mondiales de la jeunesse chez les catholiques) pour les croyants qui ne pratiquent plus régulièrement. On accepte de s'associer à un moment collectif exceptionnel

proposé et non imposé qui permette la rencontre face à un quotidien éclaté et à un refus des temporalités traditionnelles imposées par des institutions qui ne sont plus respectées.

Un mode de faire quotidien : hybridation et petits bricolages

D'un point de vue individuel, et face à ces mutations, on assiste au retour du « bricolage » – au sens de Michel de Certeau (Certeau de, 1990) – qui privilégie l'idée de créativité dans les logiques d'action et peut être considéré comme un art du détour, de la ruse, pour échapper à l'ordre établi et aux contraintes. C'est aussi le retour d'une forme d'artisanat.

La recherche de solutions passe également par l'imposition de rythmes propres face au temps continu des TIC, à l'arythmicité numérique. C'est par exemple parce qu'il n'impose aucune scansion temporelle commune que le courrier électronique exerce un poids anxiogène de plus en plus lourd. Yves Cillon (Cillon, 2011) propose notamment d'annoncer qu'il ne regardera pas ses mails du samedi au mardi, forme de rythmisation protectrice.

Conclusion : les pistes de l'hyperchronie

« Le court terme hurlant ne peut occulter le long terme silencieux »,
Edgar Pisani

Face à la complexité et au nombre des acteurs concernés, il s'agit de travailler à une amélioration de la qualité de vie, ce qui passe par une nouvelle maîtrise négociée des temps individuels et collectifs, une nouvelle culture du temps contre la compétition à outrance, l'éclatement, les tensions et les inégalités.

Enjeux en termes de régulation

Le premier des enjeux est de savoir comment se re-synchroniser pour vivre ensemble en famille, dans l'entreprise et la cité? C'est possible en retrouvant des rythmes de vie collective, en s'appuyant sur les technologies de l'information

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

et en développant de nouveaux services temporels. Un autre enjeu est de concilier ces modes de vie au sein de la société dans un souci permanent d'amélioration de la vie quotidienne. Le dernier enjeu est démocratique : il fait du temps un sujet de débat et une clé centrale pour l'organisation et la gestion de la société et des territoires.

Changement de paradigme

Les questions de temps ne peuvent plus se limiter aux problèmes d'aménagement du temps de travail. Elles doivent être examinées et mesurées dans toutes leurs dimensions en fonction d'un véritable projet de « maîtrise des temps » pour les individus, les organisations et les territoires, à différentes échelles, de nos appartements aux continents. Elles ne peuvent plus être imposées par des institutions déconsidérées. Elles ne peuvent être abordées de façon sectorielle mais nécessitent la mise en place de démarches collectives et d'un débat public qui dépassent les chapelles institutionnelles et les barrières professionnelles, administratives ou géographiques où chacun est concerné : scientifiques, responsables associatifs, chefs d'entreprises, syndicalistes, femmes et hommes politiques, habitantes et habitants.

L'approche temporelle remet le citoyen au centre du débat, au croisement de quatre demandes fortes : la qualité de la vie quotidienne, la proximité, la convivialité et la démocratie participative. Démarche globale qui ne sépare plus la ville, l'entreprise et la population, et permet d'envisager les outils d'une nouvelle gouvernance. Transversale par nature, elle nécessite la mise en place d'un processus de négociation en continu, à l'opposé d'une approche imposée d'en haut. Elle peut permettre de participer à l'émergence d'une société « dialogique », selon l'expression de Michel Lussault. Enfin l'ouverture d'une réflexion croisant le temps, les systèmes productifs et l'espace peut nous permettre de définir une approche plus équilibrée et plus souple du développement et de la démocratie et l'invention d'une nouvelle urbanité. L'occasion est belle de reconquérir des marges de manœuvre et de reprendre en main notre futur autour de notions comme la qualité de la vie et le développement durable.

Ressource temporelle pour un développement soutenable

Réfléchir aux temporalités personnelles et collectives nécessite la prise de conscience du concept de « ressource » et le passage d'un compte d'exploitation économique à un bilan sociétal. Les problématiques majeures et incontournables du réchauffement climatique et de l'épuisement des ressources non renouvelables vont accentuer la nécessité de trouver un nouveau partage. Or, trois ressources fondamentales vont évoluer de manière importante dans le siècle en cours : l'énergie, le temps et l'espace. Il faut examiner nos marges de manœuvre et les leviers mobilisables. Dans les villes françaises comme ailleurs, les leviers locaux sur l'énergie sont faibles. La ressource en espace est par nature de plus en plus limitée. Il reste donc la ressource « temps », qui a le mérite de pouvoir composer avec les autres. Universellement basée sur la mesure des 24 heures, elle peut être déclinée selon des rythmes diurnes, nocturnes, mensuels, saisonniers ou annuels. Elle peut composer avec les ressources fondamentales de l'énergie et de l'espace pour faire émerger une nouvelle organisation spatiale et fonctionnelle des territoires, un chrono-aménagement et un chrono-urbanisme qui permettent d'imaginer de nouvelles formes de régulation autour de la figure de « la ville malléable » (Gwiazdzinski, 2007).

Débat et innovation ouverte

Plus globalement, il s'agit de dépasser les premières expériences territoriales pour engager un débat sur une société où les pressions temporelles s'accroissent et où se généralisent et se renforcent de nouvelles formes d'inégalités sexuelles, sociales, générationnelles ou territoriales. C'est en posant la question du temps dans le cadre d'un large débat public, et non en la renvoyant à la sphère privée, que l'on peut espérer défendre les catégories les plus défavorisées, renforcer l'égalité entre citoyens et conforter la cohésion sociale. Une culture démocratique du temps doit émerger. L'occasion est belle de reconquérir des marges de manœuvre et de reprendre en main notre futur autour de choix tels que la qualité de la vie, le développement durable et de le faire en laissant les options largement ouvertes, en assurant le maximum de diversité à tous les niveaux et en rendant à la population la faculté de se penser,

DES FACTEURS DE CHANGEMENT

d'inventer des futurs pluriels et de s'organiser en vue d'une activité créatrice. Il s'agit au final de travailler dans le sens d'une maîtrise du temps, de la négociation, de la convivialité, de la cohésion et de l'urbanité contre la dictature des réseaux, la compétition à outrance, l'éclatement et les inégalités.

C'est à chacun d'entre nous de poser et d'imposer le débat, tant au niveau national que local, dans nos organisations comme dans nos familles. C'est à nous de préciser les enjeux et de réfléchir ensemble pour savoir « si le jeu en vaut la chandelle ». Aux sceptiques qui croient au gadget et aux grincheux qui critiquent ou s'inquiètent qu'on veuille régenter leur temps, il faut rétorquer qu'en occultant le débat, ils prennent le risque de laisser des décisions isolées aboutir à de nouveaux déséquilibres et à de nouvelles inégalités entre territoires et entre individus.

Grammaire et outils adaptés

Il faut des outils adaptés aux situations de communications riches, à une organisation polychrone car décentralisée et à un mode de planification ouvert.

Changement de regard

Le chercheur comme l'urbaniste ou l'édile doivent modifier leur approche de l'espace urbain, adopter un nouveau regard, penser, concevoir et gérer la ville en prenant vraiment en compte de manière simultanée la matérialité urbaine, les flux et les emplois du temps pour imaginer autrement l'avenir de nos territoires. Ces transformations obligent également à penser le territoire comme une plateforme d'innovation ouverte, capable de saisir les mutations en cours.

Éducation au temps

À force de nier le temps, l'homme ne cesse de subir son déferlement. Privé du recul du temps, aux prises avec ses émotions, l'homme semble dominé par une éthique de peur qui modifie sa manière de comprendre et d'agir. Il faut donc imaginer une éducation au temps et passer d'une société hypochronique bloquée dans le présent à une société hyperchronique où la question du temps est centrale et où chacun est capable d'entrer dans une négociation complexe pour la maîtrise de ses temps.

Écologie du temps

La réflexion doit définitivement basculer d'une logique de gain de temps à une logique de qualité de temps et donc de qualité de vie en définissant les contours d'une écologie du temps qui intègre les dimensions sensibles, l'ergonomie et le confort urbain. Face à l'éclatement des espaces, des temporalités et des mobilités, la prise en compte du temps dans la planification est une obligation. La ville qui dort, la ville qui travaille et la ville qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage. Dans une ville « poly-chronique », les conflits d'usage qui portaient traditionnellement sur l'affectation de l'espace, concernent désormais l'occupation du temps et la gestion des rythmes urbains. Il faut poser la question des temps de la ville dans l'espace public et éviter qu'en l'absence de débat, la décision ne repose sur les plus faibles, c'est-à-dire celles et ceux qui n'ont pas le choix en repensant la notion de « droit à la ville » du sociologue Henry Lefebvre, dans l'espace mais aussi dans le temps.

Chronotopie

S'intéresser à l'articulation de l'espace et du temps, oblige à repenser le système urbain en termes de flux plus que de stocks, de temps plus que d'espace, de temporaire plus que de définitif. Il faut passer à une approche chronotopique où le « chronotope » est défini comme « lieu de confluence de la dimension spatiale et de la dimension temporelle » (Gwiądzinski, 2007).

Rythmanalyse et chorégraphie urbaine

Il est nécessaire de prendre en compte le temps et les rythmes dans l'observation et l'aménagement des villes, une « rythmanalyse » à la frontière de la science et de la poésie, dont Gaston Bachelard (1950) et Henry Lefebvre (Lefebvre, 1993) avaient bien mesuré les enjeux, les difficultés et les possibles. Edward T. Hall (1984) oppose la compartimentalisation disciplinaire sur laquelle reposent les systèmes monochrones à la relationnalité inhérente aux systèmes polychrones, dont l'efficacité repose entièrement sur la « qualité humaine des agents ». Plus la polyrythmie mondialisée nous pousse vers la polychronie, plus le capital humain (dans ses dimensions relationnelles et affectives) redevient central. Il faudra imaginer une politique des rythmes qui permette de vivre au sein de

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

multiples couches rythmiques superposées qui sont naturellement en tension. Les chorégraphes et les musiciens seront convoqués pour imaginer cette « danse de la ville » – pour paraphraser Edward Twitchell Hall (Hall, 1984) – et trouver le bon tempo.

Urbanisme des temps

Il faut repenser les rapports de la cité et de ses usagers aux temps et aux espaces en passant de l'événementiel à l'ordinaire, de l'exceptionnel au quotidien. Nous proposons d'opérer un glissement de la notion d'événement festif, de « calendrier » voire d'« urbanisme événementiel », qui prend en charge la gestion des calendriers, à celle plus large et opérationnelle « d'urbanisme des temps », de « chrono-urbanisme », défini comme « l'ensemble des plans, organisations des horaires, et actions cohérentes sur l'espace et le temps qui permettent l'organisation optimale des fonctions techniques, sociales et esthétiques de la ville pour une métropole plus humaine, accessible et hospitalière » (Gwiazdzinski, 2007, 2009).

Urbanisme temporaire

À d'autres niveaux organisés sous forme « d'événements plus ordinaires » en termes d'importance quantitative et qualitative, nous proposons de développer l'idée d'« espaces urbains temporaires ». Plus largement, nous proposons de réfléchir au développement d'un « urbanisme temporaire » qui s'intéresse à ces modes d'occupation partiels des espaces et temps de la ville, qui finissent par définir des « calendriers », coordonner les activités, organiser des temps et des rythmes sociaux, loin des contraintes du temps physique. L'urbanisme temporaire qui se dessine propose une forme de réversibilité en permettant de « faire ville » à partir d'une mise en scène et de dispositifs éphémères qui seront ensuite démontés sans que la matérialité urbaine ne soit affectée. Cette fabrique *soft* de la ville joue sur le léger, le démontable et l'éphémère. Elle permet l'expérimentation dans la mise en lumière, la scénarisation, la scénographie urbaine ou les moyens de transport.

Nouveaux concepts

Cette approche nécessite naturellement l'invention d'une nouvelle grammaire et la prise en compte de notions nouvelles

comme « l'identité et la couleur temporelle des villes » et des territoires, l'ambiance, qui permet de caractériser un lieu dans l'espace et dans le temps et d'établir sa « signature temporelle », ou « l'architecture temporelle des territoires », qui permet de se représenter la complexité de cette construction spatio-temporelle. Elle nécessite l'émergence de nouveaux professionnels, de « managers de temps » ou de « géo-chorégraphes », chargés de mettre en musique les temps de la ville malléable et de trouver le bon tempo.

Une petite révolution néosituationniste

L'approche de la question de l'aménagement des temps et des territoires à partir de la clé d'entrée temporelle ouvre plus largement sur une série de questions en termes d'observation, d'organisation, de développement, de durabilité, de citoyenneté et d'identité.

Elle interroge la polyvalence, la modularité des espaces autour de l'idée de ville et de territoire « malléable » (Gwiazdzinski, 2007). Elle questionne la notion d'habiter autour de l'habiter mobile et en mouvement ou de la circulation habitable (Gwiazdzinski, Rabin, 2007). Elle interroge la notion même de citoyenneté pour l'ouvrir à l'idée de citoyenneté éphémère et situationnelle. Elle pose la question du passage – pour les individus et les groupes – d'une identité d'aires et de territoires à une identité de traces et de réseaux, d'une identité territoriale à une identité ouverte et situationnelle.

L'instabilité, l'éphémère, le mouvement ou la discontinuité à la place des frontières, de la sédentarité et de la continuité ne sont pas la fin de l'histoire, de la géographie ou du politique mais plutôt une nouvelle frontière à explorer. Ces mouvements ne détruisent pas mais complexifient, « augmentent » l'épaisseur des territoires. Ce n'est pas la fin des territoires mais l'acceptation de leur polymorphisme, de leur polychronie comme nouvelle figure de réassurance. Le futur des relations entre-temps, espace et habitants temporaires nécessite d'accepter une certaine « infidélité territoriale » et de construire de nouveaux « contrats de confiance » entre les différents acteurs, fussent-ils à durée limitée et renouvelables.

DES FACTEURS DE CHANGEMENT

Le fait de savoir qui définit le rythme, la durée, le tempo, l'ordre de succession et la synchronisation des événements et des activités est l'arène où se jouent les conflits d'intérêt et la lutte pour le pouvoir (Rosa, 2010). À toutes les échelles spatiales et temporelles, c'est désormais à chacun d'entre nous de participer à cette définition de la « danse de la vie » (Hall, 1985) et de la ville et

d'accéder à travers un débat public renouvelé au rôle partagé de « maîtres des horloges ». Ici et maintenant. À l'éternelle question sur le « temps qu'il fait », nous pouvons désormais ajouter celle sur « le temps qu'il est », interrogeant l'organisation spatio-temporelle des territoires, la gouvernance, les rythmes et la qualité de vie des habitants et usagers temporaires.

Temps et territoires : les pistes de l'hyperchronie

Bibliographie

- Alvergne C., « Questions temporelles et aménagement du territoire », Introduction du séminaire « Temps et territoire », Paris, Datar, 11 janvier 2001.
- Asher F., Godard F., *Modernité : la nouvelle carte du temps*, Éd. de l'Aube/Datar, 2003, 262 p.
- Aubert N., « La société hypermoderne, ruptures et contradictions », *Revue du Changement social*, n° 15, juin 2010, 131 p.
- Bachelard G., *La Dialectique de la durée*, Boivin, 1936.
- Bailly J.-P., Heurgon E., *Nouveaux rythmes urbains : quels transports ?*, Éd. de l'Aube, 2001.
- Balandier G., *Le Dépaysement contemporain, L'immédiateté et l'essentiel*, PUF, 2009.
- Barel Y., *Le Paradoxe et le système*, Presses universitaires Grenoble, 1989, 332 p.
- Bauman Z., *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press, 2000.
- Begout B., *La Découverte du quotidien*, Allia, 2005.
- Bey H., *Taz, Zone autonome temporaire*, L'Éclat, 1997, 90 p.
- Bonfiglioli S., *L'architettura del tempo*, Liguori Editore, 1990.
- Bonfiglioli S., « Le politiche dei tempi urbani », *Urbanistica Quaderni*, Collana de l'istituto Nazionale di urbanistica, Anno III, 1997, p. 10.
- Boulin J.-Y., *Villes et politiques temporelles*, Institut des villes, La Documentation française, 2008, 244 p.
- Boulin J.-Y., Muckenberger U., *La Ville à mille temps*, Éd. de l'Aube, 2002.
- Boutinet J.-P., *Anthropologie du projet*, PUF, 1990.
- Bouver (de) E., *Moins de liens, plus de liens. La simplicité volontaire : un nouvel engagement social*, Éd. Couleur livres, 2008.
- Carlstein T., Parkes D., Thrift N., *Timing Space and Spacing Time*, London, Arnold, 1978.
- Castel J.-C., 2011, « Ville dense, ville diffuse. Les deux faces de l'urbanisation », *Études foncières*, n° 152, juillet-août 2011.
- Cauvin C., Gwiazdzinski L., « Représenter l'espace, représenter le temps », in Boulin J.-Y., Dommergues P., Godard F., *La Nouvelle Aire du temps*, Éd. de l'Aube/Datar, 2002, p. 63-91.
- Certeaux (de) M., *L'Invention du quotidien*, T1. Arts de faire, Folio, 1990.
- Chesneaux J., *Habiter le temps*, Fayard, 1996.
- Citton Y., « Axiomes de survie pour une rythmanalyse politique », *Multitudes*, n° 46, 2011, p. 213-217.
- Colleoni M., *Teorie e i strumenti di analisi*, Carocci, 2004, 166 p.
- Conrad P., *Modern Times, Modern Places*, New-York, Alfred A. Knopf, 1999.
- Dupuy G., *Les territoires de l'automobile*, Anthropos, collection « Villes », 1995.
- Ehrenberg A., *La Fatigue d'être soi*, Odile Jacob, 1998, 311 p.
- Eriksen T., *Tyranny of the Moment*, Londres, Pluto Press, 2001.
- Elias N., *Du temps*, Fayard, 1996, 226 p.
- Emmanuel X., « Se libérer du présent », in Gwiazdzinski L., *La Ville 24h/24*, Éd. de l'Aube/Datar, 2002, p. 239-243.
- Ettighoffer D., Blanc G., *Le Syndrome de chronos*, Dunos, 1998.
- Eliade M., *Le Sacré et le profane*, Gallimard, 1965.
- Giddens A., « Modernity and Self-Identity », *Self and Society in the Late Modern Age*, Stanford University Press, 1991.
- Godard F., *Les Temps urbains réinventés*, in « Ville.com », numéro spécial de *La Recherche*, supplément au n° 337, décembre 2000.
- Goffmann E., *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Minuit, 1973.
- Gurvitch G., « La multiplicité des temps sociaux », in *La vocation actuelle de la sociologie*, t. 11, PUF, 1963, p. 325-340.
- Gwiazdzinski L., « La métropole intermittente. Des temps de la fête à un urbanisme des temps », *Revue Cidades*, Brésil, 2012.
- Gwiazdzinski L., « Les territoires et les organisations à l'épreuve de l'hybridité », Appel à communication, Colloque international TTT3, Grenoble, 28 et 29 mars 2012.
- Gwiazdzinski L., « État des lieux des nuits urbaines », Actes des États généraux de la Nuit à Paris, 12 et 13 novembre 2010, Mairie de Paris, 2011, p. 9-30.
- Gwiazdzinski L., « Chronotopies. L'événementiel et l'éphémère dans la ville des 24 heures », *BAGF*, vol. 86, n° 3, 2009, p. 345-357.
- Gwiazdzinski L., « Redistribution des cartes dans la ville malléable », *Revue Espace, Population, Sociétés*, n° 2007-3, 2007.
- Gwiazdzinski L., Rabin G., *Si la route m'était contée. Un autre regard sur les mobilités durables*, Éd. Eyrolles, 2007.

DES FACTEURS DE CHANGEMENT

- Gwiazdzinski L., *Nuits d'Europe, Pour des villes accessibles et hospitalières*, Ministère des transports, UTBM Éditions, 2007, 206 p.
- Gwiazdzinski L., *La Nuit dernière frontière de la ville*, Éd. de l'Aube, 2005, 245 p.
- Gwiazdzinski L., « Petite géographie des temps sociaux », *Revue Tempos*, n° 2, Institut du temps Chronopost, juin 2004, 2004, p. 14-26.
- Gwiazdzinski L., *La Ville 24h/24*, Éd. de l'Aube/Datar, 2003, 252 p.
- Gwiazdzinski L., « Le nouveau mariage de l'espace et du temps », in *Nouveaux rythmes de travail et ville de demain, CERTU*, Ministère de l'Équipement des Transports et du Logement, 2002, p. 3-11.
- Gwiazdzinski L., « Les temps de la ville : nouveaux conflits, nouvelles frontières », in Reitel B., Zander P., Piermay J.-L., Renard J.-P., *Villes et frontières*, Anthropos, 2002, 275 p.
- Gwiazdzinski L., « La nuit, dernière frontière », *Revue Les Annales de la recherche urbaine*, n° 87, septembre 2000, p. 81-89.
- Gwiazdzinski L., « La ville la nuit : un milieu à conquérir », *L'Espace géographique des villes*, Anthropos, 1998, p. 347-369.
- Hall E.T., *La Danse de la vie. Temps culturels et temps vécus*, Seuil, 1984.
- Hagerstrand T., « Space, Time and Human Conditions », in Karlqvist A., *Dynamic Allocation of Urban Space*, Farnborough, Saxon House, 1975.
- Hubert H., Mauss M., « Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie », in *Mélanges d'histoire des religions*, F. Alcan, 1929.
- Innerarity D., *Le Futur et ses ennemis*, Climats, 2008.
- Jeanneney J.-N., *L'Histoire va-t-elle plus vite?*, Gallimard, 2001.
- Lafargues Y., *Technomordus, technoexclus*, Éd. d'organisation, 2000.
- Laidi Z., *Le Sacre du présent*, Flammarion, 2000.
- Latour B., *Nous n'avons jamais été modernes*, La Découverte, 1991.
- Liotard J.-F., *La Condition post-moderne*, Minuit, 1979.
- Lefebvre H., *Éléments de rythmanalyse*, Éd. Syllepse, 1993, 116 p.
- Lepetit B., Pumain D., *Temporalités urbaines*, Anthropos, 1993.
- Lipovetsky G., *Les Temps hypermodernes*, Grasset, 2004, 125 p.
- Lipovetsky G., *L'Empire de l'éphémère*, Gallimard, 1987.
- Lipovetsky G., *L'Ère du vide*, Gallimard, 1989.
- Lussault M., *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Seuil, 2007, 366 p.
- Maldiney H., « L'esthétique des rythmes », in *Regard Parole Espace*, L'âge d'homme, Lausanne, 1973, p. 147-172.
- Mallet S., « Que deviennent les politiques temporelles? », *Urbanisme* n° 376, p. 86-89, janvier-février 2011, 2011.
- Morand P., *Éloge du repos*, Arlea, 1996.
- Paquot T., *L'Art de la sieste*, Zulma, 2007.
- Paquot T., *Le Quotidien urbain*, La Découverte, 2001, 192 p.
- Reinberg A., *Les Rythmes biologiques*, PUF, 1993.
- Maffesoli M., *La Conquête du temps présent, pour une sociologie de la vie quotidienne*, PUF, 1979.
- Rifkin J., *Time Wars*, Henry Holt and Company, 1987.
- Rosa H., *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2010.
- Sansot P., *Du bon usage de la lenteur*, Payot, 1998, 204 p.
- Sloterdijk P., *La Mobilisation infinie : vers une critique de la cinétique politique*, Seuil, 2003.
- Scheuerman W.E., *Liberal Democracy and the Social Acceleration of Time*, Johns Hopkins University press, 2004, 200 p.
- Sue R., *Temps et ordre social*, PUF, 1994, 313 p.
- Tabboni S., *Les Temps sociaux*, Armand Colin, 2006.
- Taguieff P.A., *Résister au bougisme*, Mille et une nuits, 2001, 202 p.
- Viard J., *Nouveau portrait de la France – La société des modes de vie*, Éd. de l'Aube, 2012.
- Virilio P., *Vitesse et politique*, Gallée, 1977.
- Virilio P., *Le Grand accélérateur*, Gallée, 2010.
- Virilio P., *La Vitesse de libération*, Gallée, 1995.
- Zeldin T., « Digérer le temps », in Gwiazdzinski L., *La Ville 24h/24*, Éd. de l'Aube/Datar, 2003, p. 6.